



Monsiè défend de faire du mal à li.

— Je crains bien, mon cousin, qu'il ne ressemble en cela à tous les hommes de son âge.

— Pas tous, ma chère cousine ; il est de jeunes hommes dont l'unique ambition est d'être aimé.

— Je vous crois volontiers, n'ayant pas assez d'expérience pour me former une opinion à cet égard.

Sur cette réplique Isaure jugea prudent de laisser tomber l'entretien.

A plusieurs reprises Gaston essaya de déprécier Mandrin. Un jour il disait qu'il avait vu le juge Gouthand ; le prisonnier avait beaucoup perdu de son arrogance. Le cachot et la peur l'avaient fort abattu. Il avait l'air petit garçon. D'ailleurs ces sortes de gens ont besoin d'être vus dans un certain milieu. C'était un fort beau cavalier sur sa jument noire. Son cadre naturel était dans les rochers des Alpes.

Une autre fois Gaston racontait des rixes de cabaret entre contrebandiers ou donnait à supposer des scènes d'orgie.

Mais il avait beau dire, Isaure avait deviné les motifs secrets qui le faisaient parler.

Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva enfin à Grenoble Julien Mirouël.

Il était tellement changé que tout d'abord personne ne le reconnut.

Mais passons sous silence les détails de la réception qui lui fut faite, et qui fut aussi flatteuse que possible.

— Cher monsieur Mirouël, lui dit le vicomte, je serais très heureux de faire votre connaissance ; car, d'après vos lettres et ce que je vois de votre personne, vous êtes un homme nouveau.

Les égarements de jeunesse, les fautes du passé, l'humilité de la condition se trouvèrent ainsi enterrés d'un seul mot.

Et Julien Mirouël n'eut plus qu'à remercier le vicomte de ses bontés.

Il exprima toutefois le regret de n'avoir pu embrasser sa fille à son arrivée.

Mais un courrier était déjà parti pour Saint-Géoirs et M^{lle} Isaure devait être à Grenoble le lendemain.

M. de la Tourette l'entretint ensuite du mariage d'Estelle, qui n'avait pas été heureuse, de sa maladie, du détestable caractère de

M. de Chavailles, mais sans oser aborder l'histoire de l'attentat qu'on ne pouvait cependant lui laisser ignorer bien longtemps. Il lui dit seulement quelques mots de son fils auquel il se félicitait de le présenter.

XXVI

LE PÈRE ET LA FILLE

Le temps, la distance, un long rêve, nous l'avons dit, avaient développé chez le père, dans des proportions extrêmes, le désir de voir sa fille.

Isaure pour lui était un idéal de toutes les perfections réunies. Elle était d'une beauté rare...

Ne lui avait-on pas dit qu'elle était le vivant portrait de sa mère?

Elle avait grandi, s'était développée non dans le foyer ardent du monde, mais à la température modérée d'une maison religieuse. Elle avait été convenablement élevée et aucun souffle impur n'avait flétri chez elle la virginité de l'esprit et du cœur. Elle savait qu'il y a des démons en enfer et des méchants sur la terre; elle priait pour les méchants, — « ces *pauvres* méchants! » comme disait M. de Boufflers, — mais elle ignorait leurs œuvres. C'était enfin une âme blanche dans un corps pur.

Telles étaient les idées du père.

Quel bonheur pour lui, mûri au feu des passions, formé par la plus dure expérience, d'ouvrir cette jeune âme à la vie, d'être son initiateur et son guide, de jouir des surprises de son ignorance, de ses joies naïves et de ses frayeurs, de réaliser ses rêves en les dépassant, de la sentir s'appuyer sur son bras comme sur le bras de son meilleur, de son unique ami!

La réalité tout d'abord ne contredit point le rêve et Isaure apparut telle qu'il l'avait imaginée. Entre mille jeunes filles il l'eût reconnue.

Elle, en face de cet inconnu au visage maigre et basané, aux yeux de feu, qui s'avavançait en lui tendant les bras, pensa défaillir de saisissement, pâlit et rougit tour à tour. Mirouël l'enleva de che-

val et l'embrassa avec transports en l'appelant sa fille bien-aimée, s'isolant au milieu des témoins de son bonheur, incapable de garder le ton modéré qui, à cette époque, était la règle suprême des convenances.

De toute la journée il ne s'occupa que d'elle, ne vit qu'elle, ne s'entretint qu'avec elle.

Sa voix, son accent, en achevant la ressemblance qu'elle avait avec sa mère, avait chez lui un retentissement profond et réveillaient un monde de souvenirs.

Ils ne trouvaient cependant à échanger que les propos les plus insignifiants. Leur émotion était trop vive pour leur permettre un entretien suivi qui touchât à un sujet sérieux. Mirouël sentait que son cœur débordait et qu'il ne pourrait retenir ses larmes, dès qu'il oserait prononcer un mot de tendresse et lorsqu'elle lui disait : Mon père, il ne se possédait déjà plus.

Cependant vers la fin de l'après-midi il se rappela qu'il avait quelques cadeaux à lui faire et sur son ordre l'Hindou Bengali apporta un joli coffret, incrusté de fleurs et d'oiseaux de nacre et d'ivoire, dont il remit la clef d'or à sa fille.

Isaure ouvrit le coffret dont le bois parfumait déjà l'air d'une senteur suave. De mignonnes corbeilles dont on ne voyait que les bords et que fermait un sac de soie à glands d'or ou d'argent selon la couleur de l'étoffe.

— Ouvre, lui dit son père.

Elle dénoua les sachets et ne put retenir des cris de surprise.

Dans l'un, sur du velours noir, dormait une parure de diamants et là, dans un autre, une parure de perles; à côté, sur du velours blanc, des émeraudes ou des rubis. Elle regardait émerveillée, presque effrayée, craignant d'y toucher.

— Tu en as pour chaque jour de la semaine, dit le père. Les diamants seront pour les jours de fête. C'est fête, grande fête aujourd'hui.

Il prit le collier et le mit au cou de sa fille.

Puis, lorsqu'il eut mis la parure à part, il enleva les écrins et au-dessous apparurent des soies de Chine, d'autres merveilles de couleur et de tissu.

— Ce sera tout pour aujourd'hui, dit-il; mes bagages ne sont pas ouverts encore.

Isaure comprit qu'elle était adorée de son père et une douce émotion gonfla son cœur, sans qu'elle pût exprimer ce qu'elle éprouvait.

— Chère Isaure, reprit Mirouël, si j'ai amassé quelque richesse, c'est soutenu par le désir de te voir et l'ambition de te rendre heureuse. Que le ciel rende la santé à ta mère, qu'il m'accorde la part d'affection que tout père est en droit d'attendre d'une fille chérie et je serai le plus heureux des hommes. Je touche en ce moment au point capital et décisif de ma vie. Tous mes efforts pendant seize ans n'ont eu qu'un but; celui auquel j'aborde aujourd'hui... Mais est-il atteint?... Ah! je tremble... Chère fille, me voici donc près de toi... Tu n'as que seize ans. Nul encore n'a pris d'empire sur ton cœur. Y accorderas-tu une place à ton père?... Resterai-je un étranger pour toi, ou verras-tu en moi ton meilleur ami ?

— Pouvez-vous en douter? répondit Isaure vivement touchée.

— Écoute, reprit Mirouël d'un ton plus grave, je ne veux aucun mystère entre nous. Tu connais ta naissance?

— Je sais que ma mère vous avait aimée avant de connaître celui dont elle porte le nom aujourd'hui.

— Ce nom, tu étais fière de le porter, tu crus longtemps appartenir à la noblesse. Pourras-tu te consoler d'être la fille d'un vilain?...

— Je serai toujours fière d'être la fille d'un honnête homme, répondit Isaure avec l'accent de la sincérité.

— Mais ne rougirais-tu pas de ton père, si l'on t'apprenait qu'il sortit des rangs les plus bas de la roture, d'une condition servile, et qu'avant d'avoir des domestiques il fut lui-même au service d'autrui?

— Votre caractère était au-dessus de votre condition et l'amour de ma mère, votre fortune et la considération qui vous entoure, doivent me le prouver assez.

— Tu savais, reprit Mirouël d'une voix étouffée, que j'ai été le cocher et le valet de chambre du vicomte de la Tourette ?

Isaure l'avait ignoré jusqu'alors; elle fut saisie et pâlit, mais elle s'empressa de répondre :

— Je le savais.

— Ah! tu pâlis, fit le père qui attachait sur elle un regard inquiet. Mais tu es ici chez tes parents et, dès que j'aurai vu ta mère, nous quitterons Grenoble.

— Quitter Grenoble! se récria Isaure.

— Nous ne pouvons fixer notre séjour en ce pays. Nous voyagerons et nous achèterons le domaine qui te plaira. Je sais combien ma position ici est déplacée, mais j'y ai été conduit inévitablement. A l'étranger je ne pouvais avoir de nouvelles de toi et de ta mère qu'en m'adressant au vicomte. Il laissa ma première lettre sans réponse, mais répondit obligeamment à la seconde. Il s'établit entre nous une correspondance et je ne lui laissai pas ignorer que j'avais fait fortune. Il me prit en considération. Vingt-cinq millions sont l'opulence même aux yeux d'un fermier général.

— Quoi! mon père, vous êtes si riche! fit Isaure qui se souvint des projets de mariage.

— On ne t'en avait rien dit? fit Mirouël avec étonnement.

— Non, mon père.

— On ne t'a pas communiqué mes lettres?

— Non.

— Je suis surpris.

— Je le regrette.

— MM. de la Tourette ont toujours été bons pour toi.

— Je ne suis sortie du couvent que depuis dix-huit mois et je ne les connais que depuis quelques jours.

— Tu m'étonnes.

— Mais depuis que je les connais, je n'ai qu'à me louer de leurs bontés, je dirais presque de leur dévouement.

— Et M. de Chavailles?

— C'est un homme dur, violent et insociable.

— On me l'a déjà dit, fit Mirouël d'un air pensif. Il reprit :

— Il allait te voir au couvent?

— Jamais.

— Et quand tu en sortis?

— Il me fit un accueil assez froid.

— Tant mieux. Je m'en trouve plus à l'aise vis-à-vis de lui. Ta mère avec lui n'a pas été heureuse.

— Oh! non.

— Il restera pour moi un étranger.

— Nous aurons bientôt à reparler de lui, fit Isaure.

— Ah! comment cela? mais parle-m'en de suite. Ne crains pas de me fatiguer, je passerais la nuit à t'entendre.

— Non, permettez, plus tard.

— Pourquoi pas à cette heure ?

— Ce que j'ai à vous conter est un peu long... et aujourd'hui je veux être tout à toi. D'ailleurs voici la cloche du dîner.

La soirée se passa au salon.

Mirouël parla de l'Inde et des pays de l'extrême Orient qu'il avait parcourus. Il n'y eut d'autre incident que la visite du procureur général, M. de Maydiou, qui n'avait jamais connu Julien.

Le magistrat changea le sujet de la conversation. Il parla de Mandrin, ce qui contraria le vicomte de la Tourette.

Il ne lui épargna point les éloges.

— J'ai souvent entendu prononcer ce nom depuis que je suis entré en Dauphiné, dit Mirouël. Qu'est-ce donc que cet homme ?

— Un contrebandier célèbre, dit le fermier général.

— Un bandit, un dangereux coquin, repartit M. de Maydiou.

— On me disait partout, reprit Mirouël : Vous allez à Grenoble ? vous avez de la chance que Mandrin soit pris. Il est donc en prison ici ?

— Oui, monsieur, répondit M. de Maydiou. L'instruction de son affaire est complètement terminée, il va passer devant le parlement. Si vos affaires ou le mauvais temps vous retiennent à Grenoble, M. le vicomte de la Tourette est à même de vous le faire voir. Il en vaut la peine. Ce Mandrin n'est pas un homme ordinaire. C'est un jeune homme d'une grande intelligence et d'une rare énergie, chez qui s'éveilla de bonne heure l'ambition de faire une fortune brillante et rapide. Peu scrupuleux sur le choix des moyens, il se fit contrebandier, puis bandit; il devint le roi de la montagne. M. le fermier général n'eut jamais ennemi plus acharné et la caisse de la gabelle à subi de rudes assauts !...

— Il est vrai ; fit M. de la Tourette ; cependant, je dois le dire, Mandrin a mérité, de la part de ses adversaires, plus de haine que de mépris.

— On ne saurait être plus généreux que monsieur le vicomte, repartit M. de Maydiou.

— Tous mes efforts tendent à la répression de la contrebande, mais je ne demanderais pas la tête de Mandrin.

— Malheureusement pour lui, dit M. de Maydiou, les crimes de contrebande ne sont pas les seuls dont il ait à répondre ; il y a l'affaire de Saint-Géoirs.

Ces dernières paroles jetèrent un froid de glace et le procureur lui-même s'aperçut qu'il en avait trop dit, sans cependant se rendre compte tout à fait de l'effet qu'il avait produit, ne se sachant pas en présence de M^{lle} de Chavailles. Mirouël, qui écoutait des yeux autant que des oreilles, remarqua cette expression pénible, sans pouvoir se l'expliquer.

Le lendemain les premiers mots qu'il adressa à sa fille furent :

— Qu'est-ce donc que cette affaire de Saint-Géoirs, dont parlait hier le procureur général.

Isaure parut vivement affectée par cette question. Elle passa lentement la main sur son front comme pour en écarter le poids d'une pensée douloureuse.

— Je vous en dois l'explication, dit-elle, je vais vous la donner. Elle est très pénible pour moi, je crains qu'elle ne le soit pas moins pour vous.

Après ce court préambule, Isaure raconta les faits dont se composent les premiers chapitres de cette histoire : la rencontre qu'elle fit de Louis Mandrin, l'attentat de M. de Chavailles. Plus d'une fois, le chagrin et la honte l'obligèrent à s'interrompre. Elle souffrait et, ainsi qu'elle l'avait prévu, son père ne l'écoutait point sans éprouver les impressions les plus pénibles. Surpris, indigné, alarmé tour à tour, il se demandait à quel abîme Isaure allait être entraînée. En voyant le cavalier à la jument noire s'engager avec Isaure dans la gorge de Roquairol, il se rappelait l'écuyer Julien accompagnant à travers bois Estelle de la Tourette. — Il tremblait... Lorsque sa fille eut terminé en racontant l'arrestation définitive de Mandrin, il respira. Mais il n'était pas à la fin de l'épreuve et loin de là...

Isaure reprit avec une vivacité chaleureuse.

— Voilà, mon père, ce que Mandrin a fait pour moi. Dans un élan de généreuse indignation, il m'a sauvée des souillures d'un coquin ou d'un fou et s'est compromis pour moi. Il m'a dérobée aux insultes de domestiques exaspérés par les accusations calomnieuses de leur maître, et soustraite à une arrestation ignominieuse. Il m'a offert un asile en me laissant libre de le refuser. Il s'est toujours conduit envers moi en parfait galant homme... Voilà comment ce bandit, ce scélérat s'est conduit envers votre fille et je vous ai dit comment votre fille avait reconnu ces bontés en le livrant à la justice,

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

| | | |
|--|--|---|
| 5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi | TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris | 25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours |
|--|--|---|

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.